

LE CHEVAL EN FEU

“Lettres indiennes”
série dirigée par Rajesh Sharma

ANURADHA ROY

Le Cheval en feu

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

UN



Jeudi 11 octobre

C'est l'automne et je suis étudiante dans une université anglaise. Je n'ai jamais connu d'automne. Là où j'ai grandi, la baisse des températures qui suivait la mousson annonçait un hiver doux pour lequel les feuilles ne prenaient pas la peine de changer de couleur puis, en quelques jours, c'était de nouveau la fournaise infernale de l'été. Ici, la lumière est verte et dorée et, dans le rectangle d'arbres que découpe ma fenêtre, des feuilles orangées et rougeoiantes tombent du ciel en virevoltant, vivantes dans un souffle d'air. Tout est tellement silencieux que j'entends le bruit léger qu'elles produisent au contact du sol ainsi que le frottement de la pointe de mon stylo sur l'aérogramme bleu. *Je vais bien, tout s'est bien passé dans l'avion. Vues du ciel, les maisons étaient toutes les mêmes, on aurait dit des jouets. L'herbe est d'un vert un peu différent.*

“Tu te débrouilles toujours pour partir, tout est si facile pour toi.” La voix de ma sœur résonne encore dans ma tête, ses mots d'adieu à l'aéroport, qu'elle n'a pourtant pas prononcés à voix haute.

Tia, qui a encore trois ans de lycée devant elle, perd chaque jour son combat contre les livres. Elle n'obtient guère plus que la moyenne aux évaluations.

— Quel est l'intérêt de lire tous ces trucs sur les gauchos et le flamenco ? s'emporte-t-elle. Moi, c'est aller en Argentine que je veux !

Elle a d'autres projets qui, même s'ils changent sans cesse, présentent une constante : il y est toujours question de verre et non de papier. Miroirs, objectifs photographiques, danse sur tessons de verre, préparation de cocktails... Elle a une voix grave et profonde si bien qu'il lui suffit d'entonner mollement *La Fille d'Ipanema* pour que tout le monde tende l'oreille. Ses pieds longs et fins laissent deviner qu'elle va prendre encore beaucoup de centimètres. Elle voudrait sauter d'un bond les études et découvrir la jeunesse, le métier d'actrice, celui de réalisatrice, sans avoir à décrocher un diplôme universitaire.

— Comment ça, quoi de neuf ? Y a jamais rien de neuf dans ce trou ! a-t-elle gémi l'autre jour au téléphone quand j'ai appelé. Maintenant que tu n'es plus là, je ne pourrai jamais partir, moi. Je vais être coincée ici, à m'occuper d'Amma pour le restant de mes foutus jours.

— Arrête ton cinéma, Tia, lui ai-je répondu. Tu vis dans quel bouquin en ce moment ? Sûrement pas *Les Quatre Filles du docteur March*. Elle est où Amma, d'ailleurs ?

— Encore au boulot. Et moi aussi j'ai des trucs à faire, a-t-elle hurlé en raccrochant.

L'air renfrogné, elle devait décocher des coups de poing en direction de son reflet dans le miroir au-dessus du téléphone, comme si ces coups m'étaient destinés. Aucun doute là-dessus.

J'ai passé le reste de la journée à regretter amèrement mes sarcasmes et à imaginer Tia enfermée dans

sa chambre, musique à fond, faisant la tête et me détestant un peu davantage à chaque nouvel accord hargneux de guitare électrique. Ma mère aurait beau tambouriner de plus belle sur sa porte – *“Tia, sors de là et viens manger... Tia, qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi ce qui ne va pas”* –, elle refuserait d'ouvrir jusque tard dans la soirée. Si j'avais été à la maison, je me serais précipitée à l'extérieur pour aller courir, poussée par le besoin de m'échapper, quelles que soient l'heure ou l'intensité de la chaleur.

J'ai de bons résultats aux examens mais Tia se trompe : tout n'a pas été facile quand je les ai passés, et tout n'est pas facile maintenant non plus. Ici, je suis totalement fauchée – la bourse que j'ai obtenue vise à inculquer la vertu à travers l'austérité. C'est une bourse financée par une institution au nom ronflant de “Fonds Farhana Abdulali pour l'éducation des filles”, destinée aux jeunes musulmanes – ce qui n'a pourtant pas découragé la bégum Tasneem Khan qui, durant toute ma dernière année de lycée ou presque et sans que j'en sache quoi que ce soit, m'a tenue à l'œil. Un après-midi, j'ai été convoquée dans le bureau de cette principale, où je suis entrée terrorisée et d'où je suis ressortie formulaires d'inscription à la main.

— Pourquoi ne pas candidater ? avait-elle suggéré. Tu ne perds rien à essayer.

Les gens qui gèrent la bourse sont liés à elle par tout un système féodal et je suppose que face à l'imposante grandeur qu'elle incarne, ils n'ont pas osé évoquer le sujet de ma religion. Ou bien ils se sont dit que les années passées dans une école musulmane avaient fini par faire de moi une fille un peu comme ceci, mais forcément aussi un peu comme cela.

Un des entretiens incluait un dîner avec les personnalités de la ville, lesquelles, m'avait expliqué ma mère, tels les parents d'un garçon à la recherche d'une belle-fille, m'observeraient pour voir si je savais distinguer une fourchette d'un couteau, si j'étais capable de converser avec esprit et de rire, mais pas trop fort. Pour la nourriture, elle m'avait conseillé d'éviter les cuisses et les ailes, limitant ainsi les risques d'envol de mon assiette. Le soir du dîner, j'ai aperçu la bégum Tasneem tout au bout de la table qui avait été dressée dans une salle de banquet, de l'autre côté d'un champ de bataille paré de blanc sur lequel étincelaient argenterie et cristal. Elle était entourée de nombreux convives à l'air solennel. Elle n'a pas regardé dans ma direction quand un vieux serveur bienveillant m'a chuchoté à l'oreille que le service se ferait toujours du côté gauche, jamais à droite. Lors de son incursion suivante, il a murmuré :

— Tiens-toi droite, petite, et prends une serviette.

J'ai alors compris que les fleurs à plis rigides placées ostensiblement sur des supports en argent étaient censées être utilisées. J'ai observé furtivement les autres et tenté d'imiter leurs bonnes manières, me tapotant délicatement les lèvres de temps en temps, et lorsque ma serviette a glissé de mes genoux, je me suis retenue de céder à la panique et de plonger sous la table. Quand enfin s'est dissipé le flou qui nimbait les bougeoirs, les soieries et l'argenterie, j'ai remarqué une fille assise un peu plus loin, au moment précis où celle-ci gonflait les joues, louchait et me faisait un grand sourire avant de retrouver son sérieux. Nous n'avons pas échangé un mot mais après cet épisode, la soirée s'est poursuivie de manière plus décontractée.

Des semaines plus tard, la bégum Tasneem m'a convoquée dans son bureau aux multiples fenêtres. Je me souviens du vase émaillé bleu posé sur une table d'appoint et rempli de lis araignées, des rangées de photographies de groupe accrochées au mur, de mon cœur qui battait à tout rompre. Dans la lumière du matin filtrée par des voilages, elle était cernée d'un halo surnaturel, les lis embaumaient l'air. C'était le grand jour. J'avais l'impression d'avoir été transportée dans une de ces légendes où un dieu lance à un humain abasourdi : "Parle. Que désire ton cœur ? Ce que tu désires, tu l'obtiendras."

La voix de la bégum Tasneem semblait me parvenir des lis, elle avait leur parfum. J'avais obtenu une bourse pour aller étudier dans une prestigieuse université anglaise, je devais partir à la fin du mois de septembre et ils s'occuperaient également du billet d'avion. Les rideaux ont arrêté de se balancer, la lumière a scintillé pendant quelques secondes. Quasiment dans le même souffle et dans un sourire ironique, elle a ajouté :

— Mais tu sais, tous ces gens du Fonds ne vont pas laisser cette bourse te monter à la tête. Ils ont estimé la somme de façon que tu reviennes, éduquée certes, mais en ayant aussi appris la frugalité, la vertu et la reconnaissance. Une fille bien sous tous rapports.

Elle m'a ensuite congédiée d'un mouvement de main las et élégant, tout autant un au revoir qu'une manière de m'indiquer la sortie.

— Si je ne me trompe pas à ton sujet, Sarayu, tu n'es pas du genre à laisser un certain dénuement t'empêcher de prendre du bon temps.

Son regard bleu-vert d'ordinaire vigilant et impersonnel paraissait amusé ; peut-être souriait-elle même

un peu quand elle s'est replongée dans le dossier ouvert sur son bureau.

Les dépenses couvertes par la bourse Farhana Abdulali sont clairement réparties : les frais de scolarité sont versés directement à l'université, ceux d'internat au *college* qui m'accueille ; le reste, ce qui doit suffire pour la nourriture, les livres et une sortie occasionnelle au cinéma, est remis chaque mois par un certain Abdulali, monsieur d'un certain âge qui vit au bord de la mer près de Brighton. Je ne l'ai pas rencontré, j'ignore comment le joindre. Chaque fois que je me rends à un cours magistral et que je passe à bicyclette près des lampions japonais à l'entrée d'un merveilleux restaurant, ou chaque fois que je scrute un panneau d'affichage couvert d'annonces pour des concerts et des pièces de théâtre, j'ai envie de lui dire qu'une centaine de livres sterling supplémentaires ne changerait strictement rien à sa vie à lui mais transformerait la mienne.

L'austérité façon Abdulali signifie qu'il m'arrive de ne pas avoir assez d'argent sur mon compte pour passer un appel de trois minutes à l'étranger ; j'insère donc une pièce de 50 pence dans le téléphone de la cabine, puis j'attends que ma mère décroche et dise bonjour. Je sais que la communication va être immédiatement coupée. Mais elle saura que c'était moi et moi, je sais qu'elle se tient près de la porte, à côté du long miroir – c'est là qu'elle devait se trouver pour prendre cet appel qui s'est interrompu alors même qu'elle décrochait. Le temps d'un souffle, nous sommes ensemble, chacune à un bout d'un petit fil qui traverse des continents et des océans.

À la fin de la journée, si je ne parviens pas à me forcer à retourner dans ma chambre vide, je vais à

la bibliothèque et, si je ne vais pas à la bibliothèque, j'utilise la clé qu'on m'a confiée pour me rendre au sous-sol d'une église, au pied de la butte sur laquelle mon *college* a été construit. Là se trouve un atelier de poterie que les étudiants peuvent utiliser gratuitement à la condition d'être inscrits au club de poterie. J'ai l'impression d'être tombée par un trou de terrier dans un antre secret où il y a toujours de la lumière, où des elfes invisibles s'occupent des fours, des outils et des tours, où les réserves de matériaux sont réapprovisionnées par magie et où l'on peut venir à toute heure du jour ou de la nuit. Je n'ai jamais rien connu d'aussi luxueux.

Durant toutes ces heures que je passe au tour, je n'ai pas à rencontrer de nouvelles têtes. Je n'ai pas besoin de leur dire ce que j'étudie, ni d'où je viens. Pas besoin de sourire d'un air surpris et ravi quand ces personnes m'annoncent qu'elles ont toujours rêvé d'aller en Inde. Par ailleurs, il y fait chaud, il y a une bouilloire et des sachets de thé, une boîte métallique toujours remplie de biscuits au gingembre, épais et moelleux. Le tour fonctionne, je place une balle d'argile sur le plateau, je recouvre l'argile de mes mains et, si je ferme les yeux, c'est la planète qui tourne sous mes paumes au rythme du bourdonnement d'un moteur. Je n'ai pas envie de quitter cet atelier, j'ai envie d'y apporter un lit de camp, des livres et d'y vivre en ermite.

Mardi 16 octobre

Ma solitude a été de courte durée. Ce soir, après seulement une semaine dans mon antre, j'ai su qu'il y avait quelqu'un d'autre à peine la porte poussée.

J'ai senti une présence avant même de voir qui que ce soit, et j'ai éprouvé comme un affront – on empiétait sur mon territoire. Une odeur d'après-rasage avait remplacé celle de terre humide. La radio gazouillait, un robinet était ouvert.

Les atomes du monde qui m'entourait se sont réagencés pour former un motif inconnu. Je m'apprêtais à tourner les talons quand le bruit de l'eau a cessé et qu'une voix a retenti, demandant qui était là.

J'ai d'abord été décontenancée par la personne que j'ai vue arriver de l'évier. C'était de toute évidence une fille, grande et mince, mais sous les manches retroussées de sa chemise, on devinait plutôt les épaules et les biceps d'un jeune homme. Ses longues jambes musclées étaient fermement plantées dans le sol comme si elles venaient d'en pousser. Dans ce sous-sol bas de plafond où je m'étais déjà habituée à être seule, elle occupait tout l'espace. C'est quand elle m'a souri que j'ai commencé à me détendre.

Ce sourire offert n'a pas été suivi de mots. Elle est retournée travailler, d'un air assuré, comme si elle avait fait de la poterie toute sa vie. Elle a sorti trois ou quatre pains d'argile de la réserve, les a malaxés de toutes ses forces pour n'en faire qu'une seule grosse balle qu'elle a ensuite débitée à l'aide de son fil. Elle s'est alors dirigée vers la droite pour atteindre la balance posée sur une table et a divisé l'argile en portions de six cents grammes chacune. Concentrée au point d'oublier le reste du monde.

Après avoir consciencieusement aligné toutes ses balles de taille égale à côté du tour, elle s'est installée sur le siège et a sorti un foulard noir et blanc de la poche de son jean. J'essayais de poursuivre ce que

j'avais entamé mais j'avais de plus en plus de mal à la quitter des yeux. Elle a plié le foulard en triangle et l'a placé devant son visage avant de faire un nœud bien serré de manière à avoir les yeux bandés. Elle a alors attrapé à tâtons une balle d'argile qu'elle s'est mise à centrer en réglant le tour sur la vitesse maximale. En quelques secondes et contre toute attente, une forme parfaite a surgi sous ses doigts, capables tout à la fois de toucher et de voir.

Ce sous-sol était devenu mon havre de paix. Après l'irruption de cette inconnue imposante et musclée aux yeux bandés, le lieu vibrait d'une énergie nouvelle, menaçante. La radio qu'elle avait allumée diffusait une chanson qui incitait chacun à toujours emporter la météo avec soi. Ce qui me paraît totalement impossible dès lors qu'une seule présence étrangère suffit à modifier un lieu de cette façon-là.

Lundi 22 octobre

Elle s'appelle Karin Wang. Elle a reçu à sa naissance, en Malaisie orientale, un autre prénom d'origine chinoise, mais comme elle n'en aimait pas les consonances, elle s'en est débarrassée. Alors que je transporte en permanence avec moi mon ancienne vie tel un sac à dos qui me fait souffrir tellement il pèse, Karin semble avoir surgi de terre, libre de parents, de frères et de sœurs, libre de toute famille, de passé. Délestée de tout cela.

— Je suis l'espoir olympique de la Malaisie, voilà comment on m'appelle là-bas, m'a-t-elle expliqué la deuxième fois qu'on s'est retrouvées, assises côte à côte devant deux tours voisins, les mains pleines de terre.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 2023
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION: NOVEMBRE 2023
N° impr. :
(Imprimé en France)